

Amanir

comme les pyramides



INFORMATIONS

- Il a neigé une semaine à Paris.
- **Stinky Toys** en Belgique, ils vont boire de la kriek pression.
- Prochain 33 tours de **Kraftwerk** s'appellera Man Machine.
- Réédition de **Wanda Jackson**.
- **Bazooka Production** va lancer dans peu de temps un nouveau magazine (mensuel à grande diffusion) qui s'appellera : Un regard sur le monde.
- On a vu **Michel Jobert** à la télévision, le 21 février à Midi Première.
- Une party pour l'ouverture d'une nouvelle boutique de vêtements : **Outrage** (paraît qu'il y a des morts).
- 2 nouveaux 45 tours : **Guilty Razors** et **1984-Flesh**.
- Ne ratez pas le dernier simple de **Buzzcocks** et passez vos commandes chez votre disquaire habituel et pour celui de **Subway Sect**.
- tournée dans le nord de **Metal Urbain** annulée, à la place une semaine au **Gibus** (voir dates).
- Pas de nouvelles de la tournée anglaise d'**Asphalt Jungle**. Aura-t-elle lieu ?
- **Guilty Razors** a joué avant Jam au Stadium, une descente de **rocky** a mis un peu d'animation en fin de soirée.
- **Hervé Zenouda** cherche toujours des musiciens (278.15.31).
- On attend avec impatience la nouvelle formule de **1984**. Ils reprendraient un morceau de **Loose Heart**.
- **Marie et les Garçons** en concert à **Annecy**.
- **Angel Face** n'est plus.
- **Dead End** cherche un bassiste après le départ de **Pascal Farrey**.
- Après son départ de **Dead End** et le split d'**Angel Face**, **Pascal Farrey** part sur la côte d'azur tenter de retrouver un ancien chanteur de twist des années 60 : **Rocky Volcano**.
- Un nouveau groupe qui promet avec quatre jeunes filles : **Klaxon Flirt**.
- **Ricky Beaulieu** et son nouveau groupe **Go Go Pigalle** passe les 10, 11 et 12 mars à la **Boule Noire**.
- Un nouveau groupe féminin, avec **Miss O.D.**, qui s'appelle les **Groupies** vient de se former.

NOUVELLES



Nous en sommes à notre troisième numéro. Bon. Il était nécessaire de se lancer pour voir si nous pouvions tenir. Or, le fait est là, nous tenons bien ! Alors voilà, nous sommes le seul journal français à faire confiance aux groupes d'ici et à les considérer comme un phénomène majeur qu'il faut encourager. Il y a une page de prête pour les informations. C'est à vous de la faire cette page ! Supposez ce que cela deviendra si un journal existe qui, tous les quinze jours, permet de savoir ce qui se passe dans l'ensemble des groupes. Alors téléphonez-nous **toutes vos informations** sur ce que vous faites. On a souvent des occasions de concerts qu'on ne peut pas accepter à cause du manque de contacts avec les groupes. N'hésitez pas et communiquez-nous vos projets.

Jean-Pierre
628.49.11 (entre 12 h et 13 h)
Nicolas
325.63.68 (entre 12 h et 21 h)

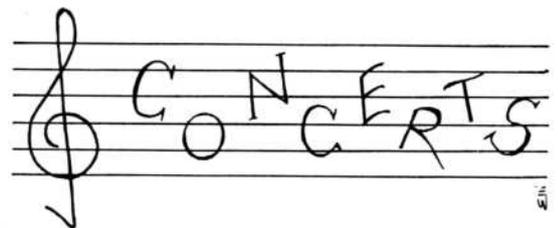
MICHELE LAMONTAGNE

Faites vos bonbons vous-même

Truffes, caramels, sucre d'orge, pastilles, berlingots, chocolats n'auront plus de secrets pour vous et auront pour les autres le goût incomparable et inimitable du "fait maison", sans colorants ni produits chimiques.

Un volume illustré
174 pages / 30 F

Solar



Asphalt Jungle au Gibus jusqu'au 4 mars
Metal Urbain au Gibus jusqu'au 11 mars
En prévision : Stinky Toys, David Bowie, Enno, Bob Marley.

Numéro 1, 2 de Annie toujours en vente. Cherchons diffuseurs, 1,50 F par numéro de remise. Nous contacter !

Directeur de publication : Jean-Pierre Petit
Rédaction : Luc Lagarde, Jean-Pierre Petit, Laurent Shuster, Walter Strati, Nicolas Testu
Collaboration : Jean-François Charpin, Zozo de Filipi, Pascal Farrey, Anne-Claude Kieffer, Patrick Lesage, Elii Medeiros, Odette Painvin, Sylvain Souche, P.E. Vincent
Imprimé par Edit 71

9 rue Auguste Méti-
vier 75020
Composé par Germal :
33 boulevard St
Martin 75003
**Numéro de dépôt
légal :** 45131
**Commission pari-
raire :** en cours
Adresse (courrier) :
1 avenue Daumenils,
75012
**Édité par l'associa-
tion :** les joyeux
compagnons de l'âge
atomique



le FOU
parle

Documents
accusés
placés
La police
cristalline
Tout pays
à une enfance

revue d'art et d'humour
15 OCTOBRE - NOVEMBRE 1977 BRUXELLES BP

ABONNEZ - VOUS !

60 F les 13 numéros
120 F les 26 numéros
Pour tout abonnement

Nom :
Adresse :

Virez chèques ou mandats à Jean-Pierre Petit
5, rue de Prague, 75012.

NICOLAS TESTU
SERGE BERTOIA

ÉTAT D'URGENCE

Quand dans la rue, retentit une sirène de pompier ou d'ambulance, on est tellement habitué qu'on ne le remarque pas et on continue à marcher comme si de rien n'était, mais le son de la sirène reste gravé dans nos têtes et on reste inquiets, l'œil aux aguets — nous vivons constamment sous tension au milieu de tout ce qui pourrait nous arriver des condés qui nous arrêtent et nous mettent le dos au mur, mitraillette au poing pour voir si on n'a pas de la dope, une bagnole qui nous fonce dessus et nous renverse parce que, étourdis comme nous le sommes, nous n'avons pas pris soin de regarder avant de traverser, des rockis qui nous poussent au fond d'une ruelle pour nous bracquer parce que les punks, tu vois, on les aime pas tellement !

ÉTAT D'URGENCE, c'est un peu tout cela — des jeunes qui marchent dans la rue et voudraient bien ne plus entendre les bruits de la ville mais il est trop tard — adolescence comme les autres mais des petits faits qui t'ont marqué et qui font que tu ne peux plus revenir en arrière — tous âgés de 18 à 20 ans, ils ont mûri plus tôt que prévu — à 16 ans, un acide dans la gueule, MAURICE décide de se couper les cheveux et de s'habiller en noir. Vivant les dernières périodes du

gauchisme, ils oscillent longuement entre les autonomes et les punks, ils tâtent un peu de tout, les expériences psychédéliques, la sexualité de groupe, les manifs violentes, les STOOGES à fond sur l'électrophone. Rien n'est décidé. Déjà la science-fiction est un point de référence-clé, c'est le grand flash sur CRASH de BALLARD. Une histoire de bagnoles. La nuit sur l'autoroute quand tout défile et que tu ne peux plus t'arrêter. Septembre 1976, ils se mettent dans la tête de réaliser un film sur CRASH et ILS LE FONT. Autres références les articles d'YVES ADRIEN et les nouvelles de SF de PATRICK EUDELIN dans BEST. Dans cette optique, le BLUE OYSTER CULT jouera également un grand rôle. Et puis 1977 : « no ELVIS, no STONES » (CLASH), les choses s'accélérent et se décantent très vite. Mars 1977, ils découvrent le mot « punk » et assistent à leur premier concert : METAL URBAIN à MOUFFETARD. C'est toujours l'époque du lycée et on peut encore se permettre de tâter le terrain. Durant l'été deux dates créeront un choc définitif, deux événements qu'il serait vain de séparer tellement ils ont marqué des gens dans le même temps — je sais pour l'avoir vécu — MALVILLE et MONT-DE-

MARSAN. MALVILLE, c'est le Waterloo du gauchisme, une grande vallée avec les troupes de chaque côté, les gauchistes allemands jouent même du tambour comme dans la meilleure tradition en tapant sur des couvercles de poubelles et à côté sur des civières les blessés qui reviennent du front un bras ou une jambe en moins. Images/FLASH qui marquent. J'imagine au milieu du champ nos amis d'ÉTAT D'URGENCE une barre à la main, hébétés devant tout qui se précipite, impuissants et puis revenir, trempés, parce que le temps s'y est mis, à PARIS comme des chiens battus et une semaine plus tard, l'overdose de sons à MONT-DE-MARSAN : CLASH, DAMNED, MANIACS, POLICE, etc., toute la rage accumulée à Malville s'extériorise. Mont-de-Marsan, envie de pleurer après ce qui a été vécu une semaine auparavant et tu serres les poings et chante « London's Burning ». Retour à Paris, cette fois, c'est définitif, LA GRANDE LESSIVE a été faite, il ne leur reste plus d'illusions — seulement s'acheter des grattes et jouer, jouer, jouer jusqu'à faire taire le vacarme environnant.

ÉTAT D'URGENCE n'est pas un groupe de gens passifs. Toutes leur personnalités reflètent ce be-

soin de s'engager et de ne pas subir mais dire — OK ! c'est un groupe de rock'n'roll et rien que ça, mais dans tout ce qu'ils ont vécu, il y a suffisamment de choses pour que leur musique soit aussi autre chose. La plupart sortent du lycée ou y sont encore, mais ils ne sont déjà plus un groupe punk lycéen. Quand ils ont joué à TOLBIAC, malgré toute leur inexpérience, on sentait la pointe d'originalité qui fait qu'un groupe gagne le droit d'exister. Ils peuvent évoluer très vite si on leur donne les moyens de jouer. Ils seront prêts à l'affirmer. La provocation, ce n'est pas une vocation, peut-être le cas échéant utilisée. Nous n'avons pas vu, au concert des DAMNED, RITON (le batteur) monter sur scène provoquer la foule en trai-

tant tout le monde de larves. MAURICE se ramène sur scène avec un badge de la fraction armée rouge et n'hésite pas à chanter en faisant le signe du P38. ÉTAT D'URGENCE n'est pourtant pas un groupe politico-social à la sauce CLASH. ÉTAT D'URGENCE ne fait que refléter à travers sa musique la peur du jour où tout s'emballera définitivement. Ils sont comme une lampe-témoin qui se met à clignoter lorsque les lumières s'éteignent et que le groupe se met à jouer — signal d'alarme d'une civilisation en fuite, ÉTAT D'URGENCE a sa place dans la scène française et doit jouer !!!

Johnny Gueule d'Amour ■



Zorro Lesage



NICO DE RETOUR A PARIS

GIBUS CLUB, le 21 au soir. Nico n'avait pas joué en France depuis l'année dernière, lors de son désastreux concert au PALACE. Après une brillante tournée aux États-Unis, elle nous est revenue, plus détendue que la dernière fois. Elle s'excusera tout d'abord : « j'ai peur d'avoir brisé quelque chose avec la France ». Une allusion, bien sûr, au concert du Palace. Mais c'était à cause de la sono, s'empresse-t-elle d'ajouter. Puis elle dira dans un sourire : New punk generation... A San Francisco, pour mon dernier concert, il y avait une selle un peu comme celle-ci... Il y avait des groupes punks avant moi mais ça n'a pas trop mal marché.

Elle dira : « Derrière moi, John Cale et Eno avec sa machine magique ». Il n'y avait bien sûr ni John Cale, ni Eno. C'était une allusion — encore une — à ce concert qu'elle devait faire — était-ce à Reims ? — avec les deux compères cités plus haut ; elle s'était finalement produite, sans l'un ni l'autre, mais le bruit avait couru et le public fut surpris de la voir seule — oui, c'était bien à

Reims — dans l'immensité de la cathédrale. A procéder ainsi par allusions, elle semble entretenir un rapport familier avec son public. C'est comme s'il s'agissait de se rappeler des souvenirs communs, les connivences d'une mémoire commune que Nico partage avec son public parisien.

Elle dira aussi : « Il y a du baratinage. J'entends tout ce que vous dites. Ce n'est pas très intéressant, d'ailleurs ». Elle dira encore : « Mon prochain disque s'appellera Le drame de l'exil. Drama of exile ». Comment ne pas le voir ? Exilée, Nico le sera toujours. De Londres à New-York en passant par Rome, Los Angeles, Paris surtout.

Elle dira encore : « C'est une chanson qui n'est pas à moi (The end) ». Elle dira : « C'est une chanson que j'ai faite pour un navigateur anglais ». Elle dira, évoquant le chahut apparent au fond de la salle : « C'est un peu comme à l'école ». Elle dira enfin : « Merci. Merci beaucoup d'être venu ». Ce fut un de ces plus beaux concerts parfaitement intimistes.



10, rue de Turbigo 75001 Paris

tél. 508 02 56

Soliste d'Angel Face (un groupe qui s'est éteint après le concert de Tolbiac dont il est question dans ce numéro), Julian fuzz Holster pratique l'électricité avec un bonheur égal à celui que dut avoir Van Gogh lorsqu'il s'amputa d'une oreille. Bonheur organique saisi dans l'instant et perdu aussitôt. Tel un express, il file, crevant les horizons pour en susciter d'autres. Sa science de la guitare est plus qu'une technique ; c'est une métascience qui ne vise à rien d'autre que d'embrasser le ciel (Purple Haze, Jimi Hendrix). Le ciel, ce foyer de souffles majeurs auquel l'urbanité la plus avisée doit pouvoir se préparer (Rencontre du troisième type, Steven Spielberg). Précisément, si Julien est céleste il n'en est que plus urbain. Paris est cette ville qu'il arpentait de long en large, par vocation serait-on tenté de dire. Paris est cet incendie qui s'est allumé sur son corps. Il en reste brûlé. Voir. Il s'y brûle encore. Pourtant, la campagne le tente. Entre les deux, son cœur balance. Il va ainsi de l'un à l'autre, de Paris à la campagne et réciproquement parce que ce va-et-vient est le mouvement même de sa vie. D'une dualité comparable à celle du loup des steppes et ce n'est

d'ailleurs pas un hasard si l'un des chansons d'Angel Face (on y revient) commençait par des hurlements de loups. Aux portes d'Angel Face, une convulsion ancestrale se faisait cri et douleur. C'était signe que le groupe pouvait démarquer. La place que Julien y avait était celle d'un Nicolas Flamel, cet alchimiste du moyen-âge qui s'employait à transmuter des métaux en or. Pareille chimie peut tout aussi bien s'exercer sur la matière sonore, Julien le sait, lui qui a exploré l'électricité jusque dans ses déviances (un mot auquel il donne un sens nouveau : il y a déviance lorsque la fascination du jouet technologique est éprouvée pour elle-même, hors de toute visée musicale). Alchimiste des sons, donc, mais pourquoi ne pas le dire aussi : Julien traitant l'écriture, est doué de la même vertu opératoire. Alchimiste là aussi, il nous démontre par le fait

même qu'il en est des mots comme des étoiles ; ils participent d'une configuration qui est à trouver ; la transmutation n'est pas ailleurs. Qui pour avoir lu Les dangers de l'absence, ce beau texte qu'il fit sur Loose Heart, un groupe français aujourd'hui défunt ? On imagine aisément combien de fois il a dû plonger son nez dans le dictionnaire (dont il est féru, l'auriez-vous deviné ?). Compulser un dictionnaire, c'est l'un des vagabondages qu'il s'autorise, ce loup voyageur. Un feu follet court entre ses pages instructives. Un feu follet qui n'est autre que l'œil de Julien. Julien, c'est aussi quelqu'un dont la conversation est, à proportion du maquis, vaste et sauvage. Mais jamais cela ne confine au babillage. Grand bavard devant l'éternel, il n'en sera pas moins prêt à vous écouter. Si la langue est déliée, l'oreille est attentive. Chez lui,

l'acte de parole recouvre une importance que n'avait eu jusque-là que la cuisine. Si vous me permettez l'expression, il est d'une éloquence boulimique. Sa parole est le signe évident d'un appétit formidable. Elle est aussi comme une traversée de tous les carrefours vitaux : la ligne brûlante d'un train ou le galop du cheval. Il y a une géographie de la conversation qu'il maîtrise divinement et l'on pourtrait l'imaginer en train de parler à trois personnes à la fois sans qu'il perde le fil à aucun moment. Tel un polaroïde, il capte dans l'instant tout ce que vous pouvez lui dire. A la condition expresse que vous l'intéressiez, toutefois. Si tel est le cas, il sera pour vous d'une verve éblouissante et vous découvrirez alors à quel point il est latin de tempérament. Et vous vous en réjouirez. Étant latin, il est solaire. Pour lui, l'été est la source de tou-

tes les extases possibles. L'on s'y oublie et l'on s'y retrouve en même temps (citation). L'été nous transcende, nous prolonge dans un être neuf, plein, fruité. C'est l'extension de soi, d'un soi multiplié à l'infini dans le bleu du ciel et la blondeur du soleil. Julien ne vit peut-être que dans l'attente de l'été et lorsque celui-ci arrive, il va jusqu'à en oublier son identité. De joie. Cette identité qu'il perd, il sait trop qu'elle est partielle pour ne pas la regretter. Et encore une fois : « l'été on s'y oublie et on s'y retrouve en même temps ». Ce qui ne l'empêche pas d'aimer l'obscurité des salles de cinéma. « Je ne suis pas un cinéphile » prévient-il. « Je suis quelqu'un qui suis né dans une salle de cinéma ». Le cinéma appartient à ceux qui y voient le mouvement et non la pose. Il appartient à ceux qui y cherchent une suspense et non un didactisme. Julien est de ceux-là. En outre, les salles de cinéma ne sont-elles pas des lieux de passage ? Julien, avant toute chose, est un passager. Il ne se fixe jamais.

Luc Lagarde ■



■ Pascal FARREY

julian fuzz holster LATINO ~ EXPRESS

DES REPAS A TRANSPORTER DANS DES « LUNCH BOXES » (MALETTES A THERMOS)

Dans les thermos

Vous pouvez transporter n'importe quelle boisson froide (lait, jus de fruits, coca, bière, vodka-orange) ou chaude (thé, café, chocolat), ou des shakes. Pour faire les shakes, il faut le tourniquet électrique qui sert à faire les soupes : vous mettez les ingrédients dans un récipient profond, vous appuyez sur le bouton et c'est fait.

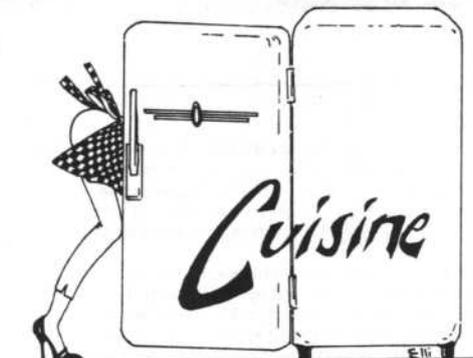
Le shake « abricot doré » : 1 tasse de lait, 1 œuf, 8 moitiés d'abricots au sirop égouttés, 1/8 de cuillère à thé d'extrait d'amandes et 1 pincée de sel.

Milk shake à la banane : 1 grand verre de lait (normal ou fermenté), et 1 banane par personne. Vous pouvez aussi prendre des fraises ou des framboises (env. 1 petite tasse), des poires (1), des pêches (1 ou 2), des abricots (plusieurs), n'importe quel fruit au sirop et même de la confiture.

Shakes à l'eau : certains fruits ne sont pas très bons avec du lait (ananas, pommes). Remplacez le lait par de l'eau et de la glace pilée.

Dans du papier d'aluminium : les sandwiches

La base est toujours la même : deux tranches de pain de mie. Vous pouvez prendre aussi du pain de seigle ou



du pain au cumin (surtout pour le fromage) ou tout simplement de la baguette.

Au beurre de cacahuètes : le plus classique c'est beurre de cacahuètes et gelée de groseilles. Un peu plus raffiné : du beurre de cacahuètes, une fine tranche de fromage doux (gouda ou edam), des rondelles de pommes séchées, 1 feuille de salade.

Aux œufs durs : deux œufs durs et de la mayonnaise. Hachez les œufs durs, ajoutez de la mayonnaise. Tartinez.

Au thon : du thon en boîte (mais pas à l'huile) émietté avec un peu de moutarde et de la mayonnaise.

Au fromage : une tranche assez épaisse de cantal et une demi tomate en branches.

Du roquefort écrasé avec du beurre et des petits bouts de noix.

Du chèvre avec de la salade (de la frisée ou même des petites feuilles d'endive).

Du chèvre frais ou du fromage blanc égoutté et salé avec des herbes (ciboulette, persil, estragon, etc.) et un soupçon de muscade ou de paprika.

Sucré-salé : pain brioché aux raisins, beurre, jambon de Paris ou de Bayonne.

Petit pain au lait, poulet, mayonnaise, salade. Pain de seigle, un peu de mayonnaise, jambon, ananas.

Bon pique-nique.

Elli MEDEIROS ■

« Il est difficile de parler d'un groupe quand des centaines de références vous viennent à la tête. D'autres, d'ailleurs, m'apparaissent alors que je commence cet article. Il est donc plus simple de commencer par ce qui nous est donné de prime abord, c'est-à-dire l'extérieur, l'apparence. Image, donc.

AUTOBAHN, RADIOACTIVITY, TRANS EUROP EXPRESS : les titres sont déjà assez révélateurs en eux-mêmes de la démarche du groupe. Une idée résolument moderniste, futuriste, glacée. Si l'on s'attarde sur les pochettes, TEE apparaît comme l'aboutissement : image figée, froide-flou glacé/immobile des photos de stars d'avant-guerre, expressionnisme allemand-NOUS SOMMES DES MANNEQUINS.

AUTOBAHN, TEE, KRAFTWERK, groupé axé sur les médias. Élargissons la notion : les autoroutes, aéroports, gares, etc., en font partie au même titre que la radio, la télévision, les journaux. Ils charrient des êtres qui se croisent sans se rencontrer. Ils sont autant de vaisseaux sanguins/centres vitaux. Musique d'intersections, de correspondances : des lignes se croisent, mais sur des plans décalés. L'intersection n'est visible que par superposition.

KRAFTWERK, une musique sans regrets, simplement quatre personnes qui se déplacent vers le futur, sans jeter de regards dans le rétroviseur. KRAFTWERK voit le futur (peut-être même le présent) sans le juger : il est là, c'est tout, contemplons-le.

Écoutez AUTOBAHN et éprouvez le bonheur de glisser le long de l'autoroute. La musique de KRAFTWERK, aussi simple, belle, linéaire, cyclique qu'une autoroute. Lisez CRASH de JG BALLARD, écoutez ALWAYS CRASHIN' IN THE SAME CAR de David BOWIE dans LOW, et rêvez. KRAFTWERK ne peut être autre chose que le premier groupe EUROPÉEN.

L'EUROPE est une grande ville (par EUROPE, entendez l'Europe du NORD, les pays froids) sillonnée de lignes ferroviaires, routières, aériennes. On jurerait qu'ils ont vu le moyen métrage que FELLINI a réalisé dans Histoires Extraordinaires. Qu'ils ont également vu La Jetée de Chris MARKER ; la ressemblance avec les séquences d'aéroports est troublante. Les gens s'ignorent dans ce lieu de non-rencontre internationale ; ici est abolie la notion de pays, le monde est sous nos yeux et tout ce que nous en apercevons ce sont des visions fugitives, des BOEINGS qui se ressemblent tous.

KRAFTWERK ou la conscience de notre absence cataleptique (cf. NIGHTCLUBBING de IGGY STOOGE), écoutez donc les MANNEQUINS, on entend le pas de OSCAR WILDE/DORIAN GRAY dans THE HALL OF MIRRORS.
ENDLESS ENDLESS...

Lucy STRIKE ■



EUROPE ENDLESS



LA VIE DE L'ATOME

LE MOBILIER POINTU LES ANNEES 70

Quand on a envie d'écrire sur ce qui est beau ou abstrait ou parfait (ou les trois à la fois), c'est difficile de savoir par quoi commencer : les voitures ? les chaussures ? la peinture ? les pépés ? les lunettes ?... Il vaut mieux commencer par définir la laideur dont on ne parlera pas. Par exemple : les années 70, un véritable tas de boue. Bien sûr il y a toujours eu, dans toutes les époques des choses laides, mais les années 70 c'est TROP. Imaginez (à titre d'exemple) la scène suivante : le « living » d'un appartement moderniste (terme hautement péjoratif dans la bouche d'un tas de flash du genre Le Corbusier, et dans ma bouche aussi, d'ailleurs) genre les Vues de Belleville, les Terrasses du 14ème ou autres débilittés vendeuses : papier peint « abstrait » (genre sous-Vasarely, ou plutôt du Vasarely tout court, ça ne lui fera pas de mal) beige et argent ; fausse moquette marron-orange ; canapé « design » parfaitement hideux et parfaitement inconfortable (dans le style dos-raide-sinon-les-coussins-se-barrent) de préférence recouvert de velours 100 % nylon (dont le seul avantage est celui de cramer au moindre mégot). Sur ce canapé : pépé au peroxyde (racines soigneusement noires) portant souspull à col roulé en nylon beige qui met bien en évidence les coutures du soutien-gorge et les bourlets dans le dos, les fesses comprimées dans un pantalon rond et, bien sûr, aux pieds : des chaussures à talon irrémédiablement droit. Devant elle, une table basse en plastique orange vif ; sur la table, une assiette en verre blanc incassable décor « Ming » remplie de cassoulet (vu à la télé) qu'elle mange à l'aide d'une fourchette en inox modèle « Pompadour ».

Avant les années 70, nul aurait pu imaginer un tel cauchemar !... Mais je sais bien que le nylon, le plastique et l'inox sont des matières vraiment bien, on peut en faire des choses parfaites, alors pourquoi fait-on des horreurs avec ? Et je sais bien qu'il y avait des peroxydées à racines noires il y a quarante ans ; et qu'il y a toujours eu des humains très laids, mais les vêtements que les gens portent maintenant accentuent tous leurs défauts et sont pour la plupart des aberrations. Par exemple, les chaussures à talon droit c'est de l'incédit : jamais dans l'histoire de la chaussure on a pu voir quelque chose d'aussi laid, peu pratique, absolument pas solide et qui empêche même les plus doués de marcher de manière élégante. Il est pratiquement impossible actuellement de trouver des chaussures avec des talons autrement : les générations futures seront sans pitié ! Bon, ne nous perdons pas dans des petits détails, surtout quand il s'agit d'une époque où, de toutes les manières, laideur et bêtise sont monnaie courante.

BEAUTE DES PRIMITIFS.

LES DÉBUTS DU 20ème SIECLE

Donc, je n'écris pas sur les choses que j'aime : toute ma vie j'ai énormément flashé sur les meubles, ce qui fait que vous allez vous prendre plein de génies sur la tête.

Les premiers meubles modernes (c'est-à-dire relativement simples, rationnels et confortables) nous les trouvons chez les Égyptiens, qui en plus mettent des couleurs un peu partout de manière assez épataste. Mais évidemment maintenant ça fait vieux. Par contre, il y a des tas de trucs chinois et japonais très anciens qui ne datent pas du tout. C'est normal : quand on élimine tous les petits bidules qui font joli, que l'on réduit tout au strict minimum, que les lignes sont on ne peut plus sobres et les matériaux parfaits, on ne peut plus apporter d'améliorations et l'on ne peut surtout pas s'en lasser.

Mais parlons plutôt du 20ème siècle lequel, tout le monde s'en doute bien, ne commence pas le 1.1.1900, tout comme les années 70 et leur cortège d'horreurs commencent avant le 1.1.1970. Dès 1867 quelqu'un étouffe dans les décors surchargés de l'époque et se tourne vers les Japonais et les Grecs pour trouver son inspiration. Il s'appelle **Edward William Godwin** et il dit des choses qui font assez bien. Exemple : « Je me suis efforcé d'obtenir certains effets par l'alternance des pleins et des vides, et grâce à une ligne souvent interrompue ». Il est un tel point fan des Japonais, qu'il refait toute sa maison style japonais godwinisé, et achète des kimonos à sa femme. En tout cas, c'est le premier à avoir pensé (et à l'avoir dit, ce qui est déjà moins évident) que celui qui dessine un meuble est beaucoup plus important que l'artisan qui l'exécute et ceci est très important car c'est le premier pas vers la fabrication en grande série (typique du 20ème siècle mais inconnue avant). Peu de temps après apparaît **Henry Van de Velde**, qui devient assez rapidement une grosse star. C'est quelqu'un de très classique (vieux jeu), même si au début du siècle le trip art nouveau épatait pas mal de gens (ils trouvaient ça moderne, enfin...). Personnellement, je trouve ça mignon et même beau (si je fais un très gros effort pour essayer de ne pas être de trop mauvaise foi), mais aussi bête et anti-moderne, et j'ai été surpris de trouver dans la production de **Van de Velde** deux ou trois choses que j'aime bien : c'est dans le genre abstrait-cubiste. Il y a aussi le dieu du mignon : **Mackintosh**. Lui c'est carrément le lit presque à baldaquin (de ligne assez sobre, j'avoue) mais, comme pratiquement TOUT ce qu'il a fait, laqué blanc avec des petits bouquets de fleurs et des petites jeunes femmes stylisées... argh ! MAIS il a fait une chaise qui a sauvé (certains disent) son âme des flammes éternelles de l'enfer : c'est la chaise pour **Hill House**. Et maintenant, passons aux gens résolument modernes.

DÉBUTS DE LA VIE ABSTRAITE

En 1917, **Mondrian**, **Oud** et **Van Doesburg** fondent le groupe **Stijl** à Leyde. Ils font un journal (qui s'appelle « de Stijl ») où Mondrian écrit : « La vie de l'homme s'éloigne progressivement de la nature : elle devient de plus en plus une vie A-B-S-T-R-A-I-T-E ». J'en ai le souffle coupé, vite mes sels (un demi fera aussi bien l'affaire). Aussitôt tous les regards se tournent vers le ciel : c'est un oiseau ! c'est un avion ! Non, c'est **Rietveld** qui arrive directement de Krynport pour nous griller le cerveau ! Il dessine des meubles pour notre vie abstraite, et écrit (toujours dans « de Stijl », qui m'a tout l'air d'être un journal vraiment branché) : « Nos chaises, nos tables deviendront autant de signes à la fois abstraits et réels au sein de nos intérieurs futurs ». Il fait donc toute une série de meubles en bois laqué de couleurs vives (rouge, jaune, bleu) : il y a des chaises, des fauteuils, des petites tables et même une brouette. On ne saura jamais quels abstractions il avait l'intention de transporter dans sa brouette. Peut-être des triangles ou des losanges ? C'est assez taré comme démarche : il fait des sculptures abstraites dans lesquelles on peut s'asseoir, ou transporter ou ranger des objets, ou encore poser d'autres objets dessus, mais il ne semble pas tellement soucieux de savoir si c'est le comble du confort ou si c'est très pratique. Personnellement, si je pouvais avoir le fauteuil « rouge-bleu » ou la petite table qui doit se renverser au moindre rock effréné, je ne m'en inquiéterais pas trop non plus. Évidemment il n'a été apprécié du peuple qu'à partir des années 50, époque glorieuse où les gens ne s'intéressent plus qu'à l'esthétique, le plus souvent en dépit de tout bon sens.

LE BAUHAUS

A peu près au même moment (en 1919) on confie à **Walter** « tête de flash » **Gropius** la direction de l'École des Beaux Arts ET de l'École des Arts Appliqués (avant lui c'était Van de Velde). Il met les deux ensemble et voilà ! Le célèbre **Bauhaus** dont on parle tant. Il dit : « L'art et la technique nouvelle unité ». Il ne veut plus qu'il y ait d'un côté les « arts d'agrément » et de l'autre « l'art utile » (sois entendu art un peu plus ringard pour les débranchés), mais un seul art d'utilité sociale. Ce genre de déclarations lui créent pas mal d'ennemis, au point qu'il doit déménager le Bauhaus et se retrouve à Dessau. Trois



Mackintosh : chaise pour Hill House (1902)

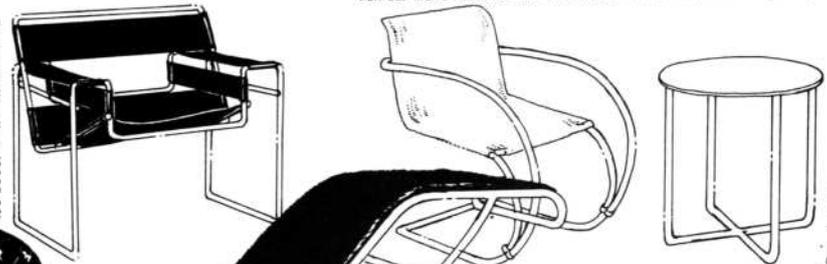
Rietveld : fauteuil « rouge-bleu »



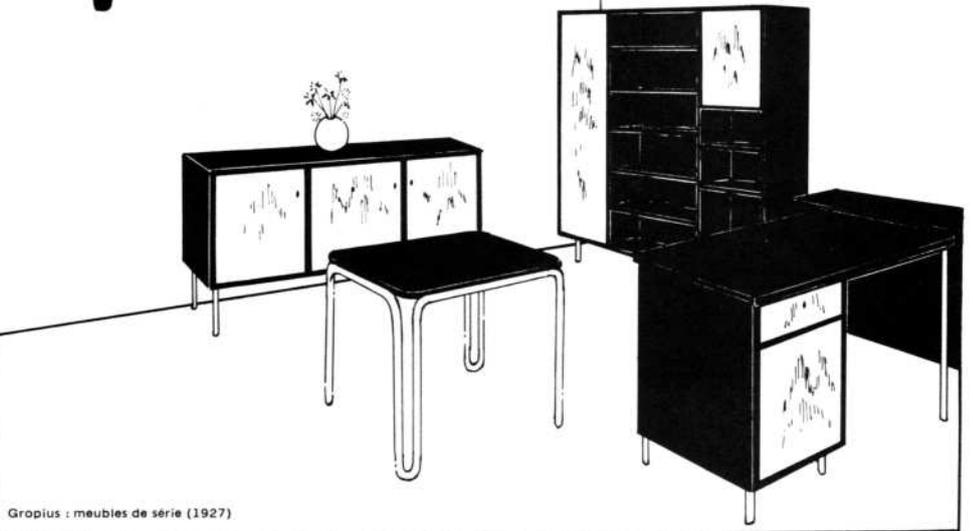
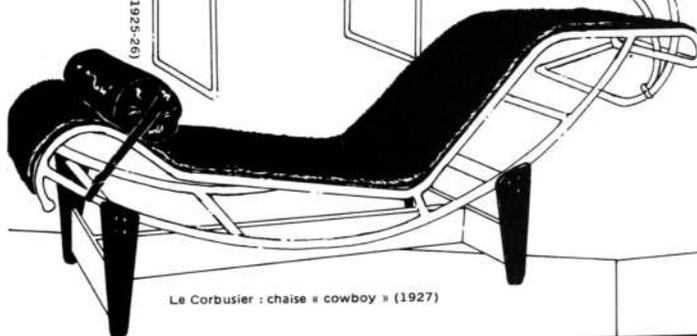
Walter Gropius

Van der Rohe : table et fauteuil en acier nickelé et jonc tressé (1927)

Breuer : « Wassily » (1925-26)



Le Corbusier : chaise « cowboy » (1927)



Gropius : meubles de série (1927)

Fwi-Nedeb

ans plus tard, il a tellement de gens sur le dos qu'il démissionne, et tous ses copains dissimulent avec lui : **Mies Van der Rohe, Breuer, Moholy-Nagy, Kandinsky, Klee**, etc. Et en 1934, il doit émigrer en Angleterre parce que ce tas de salindous de **Goering** l'accuse d'avoir fait du **Bauhaus** « une couveuse d'esprits bochevicks ». Finalement, il se retrouve aux États-Unis comme directeur de la faculté d'architecture à l'université de Harvard. Il m'a l'air d'être quelqu'un de très discret et de très mesuré. Il a même signé des articles « **Mass** », ce qui, m'a-t-on dit, veut dire « mesure ». C'est pour ça que ni son œuvre ni ses théories sont très connues. Et pourtant dès 1913-14, il publie des textes où il fait part de son admiration pour les silos américains et pour la construction à combien rationnelle ! des dirigeables. D'ailleurs c'est lui qui branche **Le Corbusier** là-dessus, lequel en parlera par la suite dans ses bouquins. Il a formé au **Bauhaus** des designers, travaillant presque toujours en équipe, qui s'inquiètent de l'environnement et cherchent à intégrer les arts à l'industrie. **Gropius** ne veut pas que les gens croient qu'il a voulu formuler des concepts stylistiques car il pense « qu'il n'y a pas de formule esthétique absolue » et que « ceux qui pensent avoir trouvé LA solution sont dans l'erreur ».

Un des garçons les plus épatants du **Bauhaus** est **Marcel Breuer**. Il apprend d'abord la peinture et la sculpture à Vienne, mais il trouve l'enseignement tellement débile qu'il part et rentre au **Bauhaus**. Il n'a alors que 18 ans : c'est l'élève le plus jeune. Et il n'a que 22 ans quand il prend la direction de la section ameublement (je trouve ça assez rock). En l'espace de trois ans, il invente un tas de trucs : un système de tubes d'acier recourbés pour faire les châssis de tabourets, chaises et tables ; des chaises en contreplaqué courbé et moulé que l'on peut fabriquer en série ; des sièges au châssis en aluminium. Après il laisse tomber les meubles pour l'architecture et l'urbanisme. Résumé : il a un flash « mobilier », dessine des choses vraiment bien (qui sont encore fabriquées aujourd'hui) et il se tourne vers autre chose. Complètement rock.

Il ne faut surtout pas oublier **Mies Van der Rohe** (qui a aussi dirigé le **Bauhaus** pendant un moment, juste avant qu'ils ne partent tous à cause des nazis) que nous allons retrouver d'ici un moment avec **Knoll** (en 1948).

STAM KLINT AALTO

Mais je n'en ai pas fini avec les années 20. En 1924, **Mart Stam** tue tout le monde avec une chaise en tubes d'acier à piètement en porte à faux. Vers la fin de la décennie apparaît **Kaare Klint**, créateur du style scandinave moderne. C'est un des premiers à s'intéresser à l'ergonomie : il mesure les gens dans tous les sens et trouve les mesures idéales pour les meubles par rapport aux gens. Par exemple : la hauteur d'un siège par rapport aux gens et la hauteur de la table à laquelle on va s'asseoir avec ce siège pour que l'on puisse travailler ou manger ou boire un coup installés le plus confortablement possible. Il ne fait que des meubles très sobres et indémodables, il ne cherche pas à éblouir les gens avec des créations genre science-fiction. Il veut que ce soit confortable, pratique et utile.

Ensuite il y a **Alvar Aalto** qui, après avoir composé pendant un moment des meubles en métal chromé, cherche à utiliser le bois finlandais, et crée des sièges et des tables qui préfigurent les futures réalisations en plastique.

LE CORBUSIER

Le Corbusier c'est la grosse star de l'époque : en 1923 il fait un tabac avec « **Vers une architecture** », véritable manifeste de l'architecture moderne entre les deux guerres (on trouve dans ce bouquin les photos des silos américains que **Gropius** lui avait donnés). Mais **Le Corbusier** ce n'est pas **Gropius** : il ne risque pas de passer inaperçu. Il a fait je ne sais pas combien de bouquins et n'arrête pas de faire du bruit dès qu'il veut obtenir quelque chose. Il faut dire que l'on n'arrête pas de lui mettre des bâtons dans les roues dès qu'il se lance dans quelque chose (il a mis des années pour finir sa cité de Marseille, car l'état menaçait de lui couper les vivres tous les deux jours, et autres plaisanteries du même goût). Ce qui intéressait le plus **Le Corbusier**, ou plutôt ce à quoi il s'est principalement consacré, c'est l'architecture (et l'urbanisme). Mais il a aussi dessiné des meubles en collaboration avec **Pierre Jeanneret** (son frère) et **Charlotte Perrotin**. Il ne croit pas à l'art décoratif, dit qu'une maison est « une machine à habiter » et définit avec son frère l'équipement intérieur de cette maison, qui est réduit à « des casiers, des tables, des sièges ». Il veut obtenir un maximum de confort, et je trouve qu'il a vraiment réussi : tous ses sièges sont délectables tellement on est bien dedans. (Il faut aller les essayer chez **Formes Nouvelles**, à moins d'avoir des amis suffisamment riches et branchés qui en auraient chez eux).

DEBUTS DE LA POINTITUDE : EAMES ET SAARINEN

1941 : **Charles Eames** rencontre **Eero Saarinen** (c'est le fils de son professeur). Ensemble ils participent au concours « **Organic design in home furnishing** » et ils écrasent tout le monde avec (attention !) le premier siège vraiment pointu de l'histoire : il s'appelle **Conversation**, est assez martien et parfaitement confortable. Par la suite, ils n'ont dessiné que des tubes : **Eames** utilise beaucoup le métal stratifié et les plastiques, et tout le monde admire et plagie (assez lamentablement, en général) ses œuvres. **Saarinen** ne fait que des tables et des chaises, car il pense que dans la maison moderne il ne doit pas y avoir d'autres meubles « mobiles ». Son plus gros tube, c'est la « **Tulipe suite** », éditée par **Knoll** depuis 1957.

KNOLL : BERTOIA ARRIVE

Hans Knoll est né en Allemagne. Son père est déjà dans le mobilier branché. **Walter Knoll** a en effet été un des premiers fabricants de meubles modernes dans l'Allemagne d'avant **Adolf** (il avait édité **Van der Rohe**). Mais le petit **Hans**, déçu par l'Europe, va d'abord en Angleterre, et ensuite, c'est le plan hollywoodien : il part faire fortune en Amérique. Il ouvre donc son premier magasin de meubles à **New York** en 1937. On trouve parmi ses collaborateurs des gens complètement géniaux : **Van der Rohe** (**Knoll** édite en 1965 un siège qu'il avait dessiné en 1930), **Breuer**, **Saarinen**, et puis ay mi dios ! **Bertoia** qui, en 1952, n'hésite pas une seconde avant de nous jeter à la gueule toute sa série de sièges en grillage (on appelle ça du treillis d'acier, mais c'est dur à dire). Il faut le voir pour le croire : c'est tellement beau ! et il faut s'asseoir dedans : c'est le paradis !

L'ÂGE ATOMIQUE

Et voilà, du coup on se retrouve en plein dans les années 50 et on voit tout de suite que tout le monde est devenu complètement fou : c'est l'âge atomique. Même les boutons de manchette sont hystériques. Alors les meubles c'est carrément l'asile : des fauteuils comme des avions, des lampes et des portemanteaux qui partent dans tous les sens, des tapis abstraits. Et en 60 le délire des décennies précédentes atteint toutes les couches sociales. Dans les revues de décoration, on ne voit plus que toute la série des **Bertoia-grillages** et un fauteuil à quatre pointes qu'a eu un succès incroyable (je n'ai jamais pu savoir qui l'a dessiné). Que trouve-t-on chez les gens ? Et bien des tables basses aux formes atomiques (ça va du haricot au boomerang) en bois ciré avec trois pieds pointus ; des canapés bicolores skaï-tissu (du classique canapé-lit en skaï noir avec des coussins en fausse fourrure rouge au « **living** » de ma grand-mère : le canapé plus deux fauteuils assortis en skaï gris clair et tissu abstrait gris-blanc-rouge) ; les lustres et les appliques ne sont plus que des orchidées-robot qui vous envoient leurs pointitudes à la tête. C'est vraiment la décadence : tout est déliant à regarder mais rien n'est remis en question, à part l'esthétique. C'est déjà bien. Mais finalement c'est un peu idiot de remplacer une petite table inutile à côté d'un petit porte-revues et porte-pot de fleurs ridicule et inutile sous une petite étagère tarabiscotée et inutile, le tout dans un style au choix, par le même tas de bêtises inutiles, même si l'ensemble est complètement pointu.

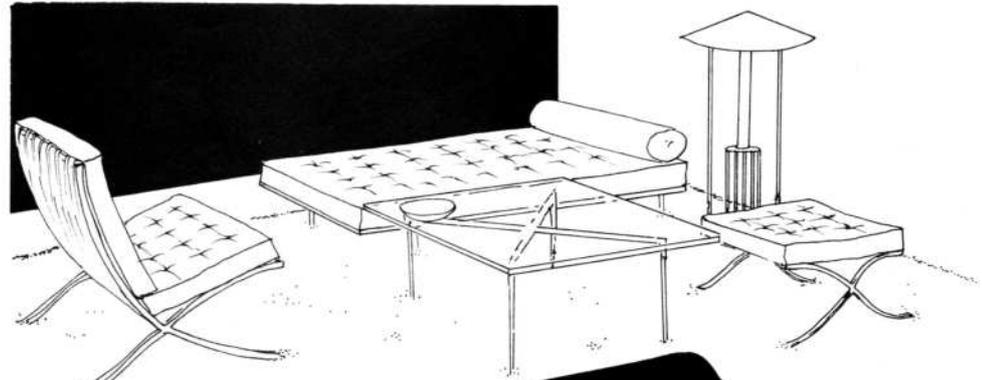
Voici une démarche moderne : on donne tout à l'Armée du Salut et on reste dans un intérieur où il n'y a plus que ce qui est réellement nécessaire, utile, pratique, beau, parfait, et indispensable à la survie de l'humain évolué dans une vie infiniment abstraite.

MAIS...

Mais les années 60, c'est quand même assez le rêve : c'est le progrès, tout est moderne et propre, tout le monde doit être heureux. Je prends une femme dans la foule : voilà **Mirtha**, belle uruguayenne ; cheveux noirs presque bleus, yeux de biche jusqu'au plafond, aiguilles de douze centimètres. Le hasard (toujours celui-là) fait que cette belle pin-up a la chance d'être ma maman. Elle a aussi très bon goût : j'ai quatre ans et chez moi c'est **BEAU**. Un jeune homme dans la foule : c'est mon oncle, il a seize ans et une **Vespa** beige. J'ai six ans et je fais de la **Vespa** avec lui.

Décidément, je refuse de grandir.

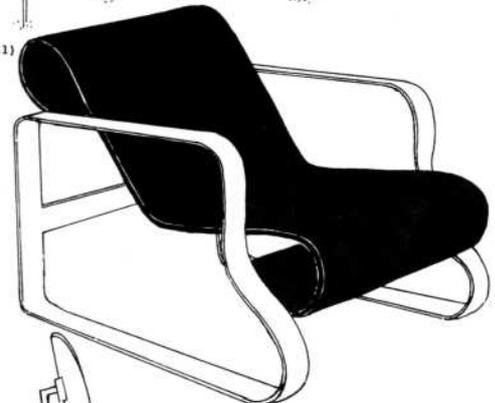
Elin Tredens



Van der Rohe : sièges et tables « Barcelone » (1929) chaise longue (1931)



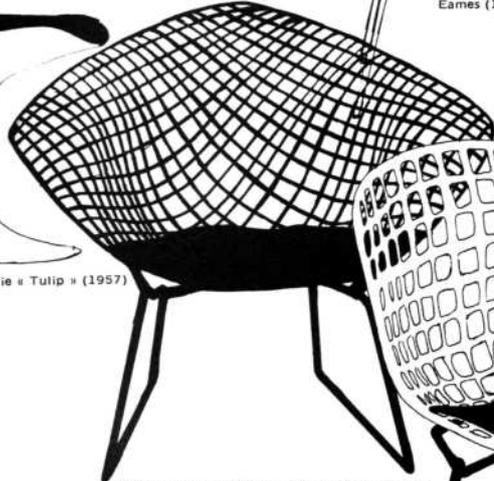
Eames et Saarinen : « Conversation » (1941)



Aalto : contre-plaqué moulé (1929-33)



Saarinen : dans la série « Tulipe » (1957)



Bertoia : dans la série en treillis d'acier (1952)



Bertoia (1952)



Le salon de Mirtha (Montevideo, 1960 à 65)



EN ENTRÉE LIBRE

« ANNIE » ne serait que trop vous recommander :

La S.A.R.L. Mr Louis GAYOUT

Spécialiste de l'OCCASION :

Télé — N & B — Couleurs — Lecteur de Cassettes — Chaînes HI FI — Magnétophones — ACC. Divers
DISQUES

Plusieurs centaines en vente permanente. Achetez TOUS ceux dont vous voulez vous défaire.

Accueil cordial par M. GAYOUT, lui-même. Ancien directeur de TÉLÉ FRANCE, qui fut également, rappelons-le, l'Ami de Mille et Une célébrité du Monde du Spectacle et de la Politique.

132 rue du Faubourg Saint-Martin, tél. 209.46.24, métro : Gare de l'Est — Ouvert de 9 h 30 à 19 h.

RUE NATIONALE

Une rue perdue dans le fin fond du treizième arrondissement. Un vieil immeuble en briques rouges, et quelques peintures sur la face centrale. A l'intérieur, des escaliers en béton percés de grand trous, il faut faire attention où l'on marche, et partout autour de vous, des murs sales et craqueux et puis surtout le SILENCE, un grand silence seulement troublé par quelques bruits de voix venues des étages supérieurs. L'immeuble, contrairement aux apparences, est donc habité. Il faudrait dire « squaté ». C'est le terme habituellement attribué aux occupations de maisons vides mais je n'aime guère ce mot directement issu du langage politique — la politique, d'ailleurs les occupants de la rue Nationale s'en moquent comme de leur dernière chemise. La démerde est plutôt ici le maître-mot et quand l'immeuble a été investi, il y a maintenant six mois, c'est tout naturellement qu'ils sont venus petit à petit s'installer dans les lieux et en faire quelque chose qui soit à eux.

Et hier, une fête était justement organisée RUE NATIONALE pour bien marquer cette appropriation d'un ancien foyer de la ville de Paris pour jeunes associaux. Plusieurs groupes étaient invités dont ÉTAT D'URGENCE (se reporter à l'article plus loin). L'événement est d'importance. Si tout ne s'est pas passé correctement (pressé par le temps et les conditions techniques, ÉTAT D'URGENCE ne fut pas au meilleur de sa forme, les instruments se tirant tous dans des directions différentes), l'essentiel fut cette sorte de complicité qui s'est tissée entre les « occupants » — complicité qui s'est matérialisée lors d'un début de bagarre entre un groupe de hard-rockers THE RIDERS, insupportable de prétentions et qui n'avait cessé d'insulter nos amis en les traitant de pourris. Le résultat n'a pas tardé à se voir, RITON (batteur d'État d'Urgence) n'a pu s'empêcher d'exprimer sa rage en pissant carrément sur le guitariste des RIDERS. Quelques coups pas méchants furent échangés et tout le monde se retrouva ensemble pour dire aux RIDERS d'arrêter leur frime. Pour la première fois, un certain courant est passé entre des musiciens punks et d'autres gens proches d'eux par la manière de vivre. Timides débuts qui méritent cependant qu'on s'intéresse de plus près à la personnalité des occupants.

RUE NATIONALE, les gens vivent au jour le jour, pas de travail stable, des petits boulots par ci par là, un jour, gardiens dans un parking, un autre mécanos à réparer des vieilles bagnoles, chômeurs, donc souvent, étudiants en rupture de bans parfois les occupants de la Rue Nationale sont comme vous et

moi. Mieux vaut habiter à dix dans cet immeuble immense et vide que de crever dans la fausse chaleur d'un nid douillet. Salle aménagée en cuisine où on se réchauffe le soir en bouffant à la lumière d'une lampe à gaz — le camping est permanent. Les valises ne sont pas longues à faire, un duvet à rouler, vite fait, et parce qu'on est pas des cons, quelques bouquins précieux/fétiches et qui sont là pour te prouver qu'on a beau vivre dans la misère, on garde sa dignité. Gens sans lendemains qui chantent mais qui ne se laissent pas abattre. Quand il fait froid partout et qu'il n'y a plus rien à espérer, la meilleure recette est encore de s'agiter / de bouger pour se réchauffer les mains. Ainsi cette fête dont je parle plus haut. Les habitants de la Rue Nationale n'hésitent pas non plus, de temps à autre, à descendre dans la rue, offrir quelques friandises aux pandores en gouguettes, ils sont proches des « autonomes » mais ne veulent se laisser enfermer dans aucun cliché, ils sont EUX-MEMES, un point c'est tout et quand on a toujours vécu que de démerde, c'est comme un réflexe naturel que d'aller exprimer SA RAGE dehors !!! Il en est de même pour la musique — le punk, les occupants n'en connaissent pas grand chose, ils n'ont pas réfléchi là-dessus, ils n'aiment pas les mondains qui s'habillent en cuir à fermeture éclair parce que pour eux, les fantasmes sur la zone, ça ne les amuse pas ! la zone, il n'y a qu'à voir l'immeuble, ils la vivent tous les jours, c'est leur réalité. Et pourtant, souvent la musique qu'ils écoutent est dure, violente, vieux rock'n'roll ou hard-rocks bien sentis. Ils n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent puisque les punks, tels ces mémés dégoûtés du 16ème arrondissement, les fuient quand ils approchent. Dommage parce que, quand j'écoute les paroles des chansons des groupes, je me dis que ces gens-là ont quelque chose à y voir et qu'il y aurait un rapprochement à faire.

En attendant, tout le monde continue à vivre et les occupants de la RUE NATIONALE ont des projets : ouvrir une des salles en bas où ceux qui le voudraient pourraient venir se rencontrer et boire un diabolo-cassis avec paille et ce qui nous intéresse encore plus ils laissent pour les groupes une grande cave aménagée et où ces derniers pourraient répéter. Aux dernières nouvelles, ils n'avaient pas encore l'électricité, mais vous pouvez toujours aller les voir pour discuter avec eux d'où ça en est. De toutes façons, l'affaire est maintenant entre vos mains !!!

Johnny Gueule d'Amour ■

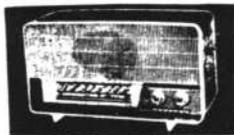


JOHN COOPER CLARK
INNOCENTS E.P.
(RABID RECORDS)

Une guitare qui évoque quelque repli lointain d'une âme qui ne s'intéresse plus qu'à sa propre déroute. La réminiscence de ces torpeurs qu'il nous arrive parfois de fixer sur fond de nuits blanches. Une chaîne tendue de phonèmes qui giclent les uns sur les autres. Ce disque, Jean-François Charpin vous l'avait annoncé dans le numéro 1 d'ANNIE ; retire à ce sujet son article qui est le seul paru en France sur J.C.C. Ce disque est un petit joyau et un événement. Il vous le faut, ne

serait-ce que pour la guitare barrettienne de « suspended sentence ». John Cooper Clark doit plus souvent regarder ses pieds que le ciel. Il rêve par le bas et le résultat est là : un rock de statique autistique pour se heurter aux angles de l'imposture sociale. Et s'il est encore une muse pour les poètes, elle loge dans les pieds et non plus dans les nuages. Une nouvelle forme d'inspiration, encore très peu investie. The price of Trash is solitude... C'est John Cooper Clark qui l'a dit.

Luc Lagarde ■



RADIO-LIBRES

Une première émission a eu lieu le mercredi 15 février sur RADIO-93 à l'occasion de la journée des radios-libres. Quelques heures habitants de la SEINE-SAINT-DENIS ont donc eu la joie de prendre le thé à l'écoute d'ANGEL FACE — chose rarissime, s'il en fut. Nous nous promettons de bientôt leur permettre de digérer le steak du soir au son de METAL URBAIN — et ainsi de suite tout au long des émissions. Cela ne vous empêche pas de faire le cas échéant vos émissions vous-mêmes (1 quart d'heure sur magnétophone à bandes en mono) et de nous les envoyer.

DU NOUVEAU

TEEN BEAT

Zozo

« Les gens paient, non pas pour voir un match, mais un meurtre » déclarait un ancien boxeur rendu conscient par un dur contact de plus de dix secondes avec le sol du ring. Ce boxeur, au physique de playboy, devait dans le début des années soixante gagner le cœur de plus d'une adolescente en mal d'amour précoce avec sa fameuse chanson « You're sixteen » (« you're beautiful and you're mine »).

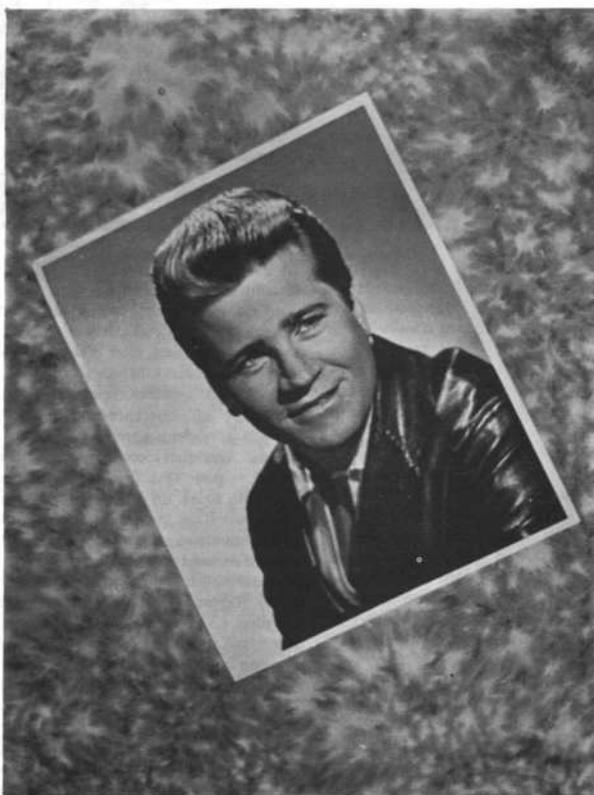
Johnny Burnette naquit dans un hôpital de charité de Memphis, Tennessee, patrie d'Elvis « The Pelvis » et de Sun Records, le 25 mars 1938. Son enfance fut des plus pauvres (Déterminez-vous ce n'est pas ce Johnny-là qui a chanté « Je suis né dans la rue ». Mais il aurait pu...). Ses parents ne pouvant offrir un gîte décent à leurs enfants (une tente), essayaient de nourrir et de vêtir tant bien que mal Johnny et son frère plus âgé de cinq ans, Dorsey.

Sa première année de lycée fut marquée par un accident grave qui permit à Johnny de passer trois mois de « vacances » dans un hôpital de la région. A sa rentrée à l'école, Johnny, qui était devenu à cette époque un excellent guitariste, forma un groupe qui jouait au lycée ou pour des fêtes.

C'est alors que Johnny et Dorsey commencèrent à s'intéresser de près à la boxe. Ils réussirent même à se faire un nom dans la profession, Johnny comme poids walter (mi-moyen) hors classe et Dorsey en tant que champion de sa catégorie dans le Sud. Mais les deux frères Burnette se lassèrent vite de cette méthode de gagner leur vie et décidèrent d'abandonner le ring, au grand dam des aficionados. Dorsey rentra à Memphis, Johnny-la-bougeotte décida de joindre l'utile à l'agréable en voyageant et louant ses services comme ouvrier agricole.

Finalement il retourna à Memphis et rejoignit son frère au sein de la Crown Electric Company où il côtoie un jeune collègue dont il entendrait parler un peu plus tard, un nommé Elvis... vous savez qui. Les Burnette sympathisèrent avec un autre employé, Paul Burlison, lequel avait une réputation de bon guitariste. A nouveau Johnny reprit la route et exerça divers métiers, dont celui d'aide de pont sur un bateau à roues du Mississippi, mais il finit par regagner Memphis avec la ferme intention de monter un groupe. Il persuada Dorsey de quitter la Crown Electric. Peu après il convainquit de la même manière Paul Burlison qui se trouva embarqué dans l'aventure du « Johnny Burnette Rock'n'Roll Trio ». Nos trois amis répétèrent d'arrache-pied pendant quelques semaines.

C'est à ce moment-là qu'ils décidèrent d'aller rendre visite à Sam Phillips, directeur et fondateur de Sun Records, le label où débutèrent entre autres : Jerry Lewis, Elvis Presley, Carl Perkins, Johnny Cash, etc. Ils auditionnèrent, mais Sam, difficile, trouva leur style trop voisin de celui de sa grande découverte, le jeune Presley. Cette déconvenue ne les arrêta pas en si bon chemin, ils achetèrent une automobile et les voilà en route pour New York City... Dès lors de longues et pénibles recherches commencent. Ils finissent par décrocher un passage dans le fameux show TV « Original Amateurs Hour ».



JOHNNY BURNETTE

ils font sensation et gagnent une place dans une tournée de trois semaines.

A leur retour à New York, ils signèrent un contrat avec un chef d'orchestre connu, Henry Jerome, une des rares personnes dont ils avaient entendu parler dans leur Sud lointain, qui n'eut aucun mal à les faire engager par la firme Coral (marque du grand Buddy Holly). En mai 56, ils enregistrent leur premier simple « Tear it up ». Ce premier titre n'obtint pas le succès escompté malgré une apparition à la télévision dans le « Steve Allen Show ».

D'autre part, un contrat passé avec la GAC, importante agence, leur permit de

tourner pendant trois mois. A l'issue de cette tournée, ils retournèrent en studio et s'attaquèrent à « The train kept a'rollin' » et « Honey Hush » (un classique). « The train kept a'rollin' » se vendit très bien dans la région de Boston et de Baltimore mais n'atteignit pas une audience nationale. Ce morceau est d'ailleurs caractéristique de leur style « rockabilly », mélange de blues et de hillbilly, plus spécifique du Sud et plus teinté de country que le rock'n'roll classique.

La voix de Johnny, très puissante, est souvent poussée à ses limites, renversant tous les critères du bel canto. Elle

est directe et sans artifices et dut dérouter plus d'un amateur de Pat Boone ou Dean Martin. Dorsey malmène la basse acoustique avec régularité. Paul Burlison tient la guitare électrique. Ses solos, souvent en accords, reviennent sans cesse, leur jeune et étrange impétuosité gêne l'auditeur non averti. Le Rock'n'Roll Trio produit un rock-a-billy moins harmonieux, plus sauvage que celui d'un Elvis à ses débuts.

Puis l'industrie cinématographique, avide de Rock (mot magique auquel elle associait volontiers un autre plus prosaïque, celui de tiroir-caisse) et de talents nouveaux et diversifiés, fit appel

à leurs services pour le fameux « Rock, Rock, Rock », film dans lequel on leur demanda d'interpréter leur tout dernier morceau : « Lonesome train ». Les singles ne marchant pas très fort pour le trio, Coral décida de sortir un LP qui se vendit moyennement. (Il fut très recherché il y a une dizaine d'années. Sa rareté lui faisait atteindre des sommes exagérées. Il a été réédité depuis). La même année (1957), le Trio se dissout avec le départ de Dorsey qui veut tenter sa chance en solo (A noter : un bon morceau à son actif « Bertha Lou » sur Surf). Johnny et Paul, lâchés par leur partenaire, continuèrent bravement l'œuvre entreprise sous les auspices de la maison Coral. Un an après c'est au tour de Paul de quitter le navire. Notre bon Johnny ne se démonte pas et se met à chercher une autre maison de disques. Il signe un contrat à court terme pour un petit label, Freedom, et enregistre sans réussite : « Kiss me », « Sweet baby doll ». C'est là que la chance arrive : Liberty, grande compagnie, rachète Freedom ainsi que son catalogue, dont Johnny. Il commence comme auteur en écrivant quelques succès pour Ricky Nelson : « Waitin' in school » (Co-auteur Dorsey), « Believe what you say », 4^e disque d'or de Ricky. Fini le rockabilly direct et primitif, les portes en plaqué-ou de la variété s'ouvrent grandes pour Johnny (ainsi que son porte-monnaie). Il sort chez Liberty : « Patrick Henry », « Settin' the woods on fire », « Dreamin' » (son premier disque d'or. 1960), un autre million de disques pour « You're sixteen » dont le succès dépasse les States et traverse l'Atlantique.

En 1962(27), il passe chez Capitol. Quelques morceaux, passés inaperçus.

De 62 à 64, quelques tournées en Grande-Bretagne.

On attribue à Johnny et son frère, sous le pseudonyme des « Texans », des morceaux pour différents labels dont Liberty (« Warm love », « My honey »).

Le Clear Lake en Californie, gardera la mémoire d'un accident, survenu à Johnny Burnette, au grand regret de sa veuve et de ses deux orphelins (et au nôtre), lors d'une partie de pêche en bateau, qui lui coûta la vie, le 16 août 1964.

Ainsi finit prématurément l'aventure pour un grand chanteur qui avait tout connu, la misère comme la gloire, qui aurait pu disparaître dans une contrée reculée du globe et moins paisiblement que lors d'une partie de pêche.

Il avait bien connu le King « Elvis », confia-t-il au New Musical Express, portait les vêtements les plus dingues de l'époque : pantalons rouges à raies noires, chaussures blanches, chemises toujours ouvertes. Il parlait peu, mais il fallait l'entendre quand il prenait sa guitare pour chanter du rock. Elvis vivait dans un minuscule appartement d'Alabama Street à Memphis et ne m'y laissait jamais entrer : il en avait trop honte ».

P.E. VINCENT ■
« Austriae est imperare orbi universo »

*ROCK, ROCK, ROCK. 1957, de Will Price avec Chuck Berry, Alan Freed, The Johnny Burnette Rock'n'Roll Trio, Frankie Lyman and the Teenagers, Connie Francis (Warner Bros).

GUILTY RAZORS



Le rendez-vous est fixé au fin fond de Paris, dans le 15^{ème} arrondissement, rond-point St-Charles pour être plus précis et pas moyen de trouver ce rond-point, une heure à tourner dans le quartier en vain et puis je rencontre Nicolas venu pour les photos et c'est dans un troquet que, par hasard, nous apercevons le batteur de Guilty Razors, un livre de Caroline Coon sous le bras, et qui nous fera monter directement dans l'appartement où vivent ensemble trois des membres du groupe.

Difficile de discuter quand les uns ne connaissent pas le journal que nous représentons et les autres le groupe pour ne l'avoir jamais entendu ou vu ! et les débuts de la rencontre seront laborieux — Guilty Razors est un groupe relativement récent puisque cela doit faire à peu près un an seulement qu'il existe et donc, il se sent beaucoup moins impliqué dans tous les méandres de l'histoire de la scène parisienne — ils sont nés alors que la nouvelle vague était en plein développement, quand d'autres avaient déjà préparé le terrain et paraissent issus d'un autre milieu moins sophistiqué — je me rappelle avoir entendu parler d'eux seulement en mars 1977

dans un numéro de Best où on voyait une photo de Guilty Razors qui tranchait un peu par rapport à tous les groupes d'alors — une image très fun qui paraissait traduire une musique forte et violente sans fioritures — depuis, le groupe a fait du chemin et fait maintenant partie de la scène parisienne à plein titre — ils avaient alors à l'époque à se faire accepter en tant que tel — chose faite !

Ils ont une allure très anglaise, punk, et se rattachent à tout un courant symbolisé par Metal Urbain, radicalisme et violence — mais Guilty Razors me semble être un peu l'anti-image de Metal Urbain, ce qui loin d'être contradictoire enrichit la scène parisienne — là, où un groupe ressemble à une machine de guerre qui n'a plus qu'à suivre la route tracée, l'autre me semble au contraire plus dans une image de mouvement — on se préoccupe peu de son apparence, simplement, on s'affiche punk, mais sans plus, la musique est là, spontanée et expressive ! On se souvient de ses origines sociales et on ne les cache pas « Don't Wanna be rich » — les paroles de Guilty Razors semblent parfaitement coller à la réalité du groupe — Signalons à propos des textes qu'ils comptent commencer

à écrire en français, ce qui commence à devenir un réflexe chez bon nombres de nos compatriotes : Metal Urbain, Marie et les Garçons, Dead End, État d'Urgence, Asphalt Jungle, tout ceci est de bon augure.

Voyage à Londres, retour à Paris, enregistrement du quarante-cinq tours et une nouvelle année qui commence. Pas de grands projets, quelques concerts seulement de prévus — pour une fois, à l'écoute du quarante-cinq tours, un groupe français se définit totalement dans la musique qu'il fait et non par les scandales ou les images qu'il peut trimballer. Finalement, si la discussion m'a appris quelques points indispensables pour connaître Guilty Razors, le disque m'en apprend trois fois plus. La première face très simple, violente, est très agréable à écouter. Il y a un refrain que l'on peut reprendre et on se laisse facilement surprendre à danser. Fun ne veut pas dire vide et le radicalisme annoncé plus haut se traduit par les paroles et le rythme très rapide qui vous emporte. D'abord, ça fait trois jours que j'écoute Don't Wanna Be Rich. La deuxième face est de la même veine, deux morceaux cette fois « Provocate » et « Hurts and noises » et toujours très speed.

Que dire de plus, le groupe est composé de.
— basse : José Valentino
— guitare-solo : Carl Perez
— rythmique : Jano
— chant : Tristan Nada
— batterie : Bushik.

Signalons que le manager est l'énigmatique Alexis dont vous avez déjà dû lire des articles dans Libération — et puis Don't wanna be rich commence sur le quarante-cinq tours par une voix de fille qui donne au morceau un relief appréciable, laquelle voix n'est autre que celle de Valérie (certains me disent à l'oreille qu'elle est d'ailleurs en train de monter un groupe dont le nom en lui-même est très prometteur : Klaxon Flirt) et puis le batteur — le temps d'un enregistrement — n'est autre que Hervé Zenouda (batteur par ailleurs dans Stinky Toys).

Souhaitons à Guilty Razors de tourner au maximum et d'arriver à une large audience. Ils le méritent !

D'ailleurs, pour vous en rendre compte, notez toujours leur contact téléphonique : 522.05.39/798.00.83 et trouvez-leur des salles où jouer.

Johnny Gueule d'amour ■

LE TEMPS DES BILLES

En fouillant dans de vieux cartons j'ai retrouvé une bonne partie de mes jouets d'enfant, souviens toi ! La plupart d'entre eux furent le reflet de modes diverses dont la contagion n'apprenait rien de plus. Pourquoi donc ne pas les rappeler à nous, le temps d'un clin d'œil ? Ainsi lequel d'entre nous n'a pas joué aux billes ? Billes de terre, puis billes de verre que nous placions entre le pouce et l'index pour porter des coups de plus en plus habiles, l'adresse venant avec le temps, sur des cibles qui n'étaient pas que des billes, mais aussi de petits bonshommes, soldats, cowboys, indiens, tout ce micro-univers que nous triptions en l'assablement et sans vergogne. J'avais fini par acquiescer une certaine dextérité aux billes, la preuve en est de ce petit cheval d'une blancheur à faire rêver les blanchisseuses, que je ne me suis jamais bavaillé à remettre en jeu, tant l'affection que je lui ai instantanément portée était grande. Observez son profil gracieux, le fin delié de ses jambes dont la souplesse n'a certainement pas d'égale en ce bas monde. Tous les soirs nous rentrions avec un certain capital d'ustensiles de ce genre et de billes. Ce capital nous savions qu'il serait différent le len-



demain car nous le réinvestissons sans cesse. Joueurs invétérés, nous nous faisons aux lois du gain et de la perte, mais en les déchargeant du principe de réalité que le monde adulte leur avait cruellement assignées. J'en ai connu un qui y a perdu toute une légion romaine. Quelle importance d'ailleurs ! Le plaisir ne résidait-il pas précisément dans cette mise en péril de nos acquisitions journalières ? Tel qui se levait le matin avec un soldat américain dans la poche savait qu'il pourrait le perdre dans l'après-midi, mais qu'en revanche il gagnerait le soir, tant que tel autre avait repris d'un troisième qui n'en était même pas le possesseur initial. Les enjeux passaient ainsi de main en main, roue vertigineuse qui tournait de plus belle à chaque fois. Pourtant, en ce qui me concerne, il est arrivé une fois où l'instinct de propriété a prévalu sur mon goût du jeu, c'est lorsque je fus acquiescéur du petit cheval susnommé. Ce petit cheval demeure pour moi comme un vestige, l'ultime survivance de cette époque, l'écrit dit sans aucune nostalgie, ce petit texte n'est qu'un coup d'œil narquois dans le re-trouvère, et je le garderai toujours avec moi, quel plaisir qu'il vente ou qu'il neige. Qu'on se le dise !

Luc LAGARDE ■

SIRENES disques

Prix Discount 11 à 15 % de remise.
Toute la musique Pop, Rock, Jazz, Folk.
Imports directs GB et USA.

3 MAGASINS :

à MONTPELLIER - 4, rue Bonnier d'Alco - Tél. 16 (67) 72.83.40

à TOULOUSE - 5, rue d'Austerlitz

à CLERMONT-FERRAND - 2, rue Saint-Dominique

VENTE PAR CORRESPONDANCE :

Demandez nos catalogues gratuits :
Spécial Import et Spécial Folk
en écrivant à :

SIRENES - B.P. 62 - 77003 MELUN CEDEX

Distribution Exclusive à Montpellier :
Gros et Détail : KENNEY AND THE CASUALS
"Live at the Studio Club" (disque rare US).

FOLLE EQUIPEE

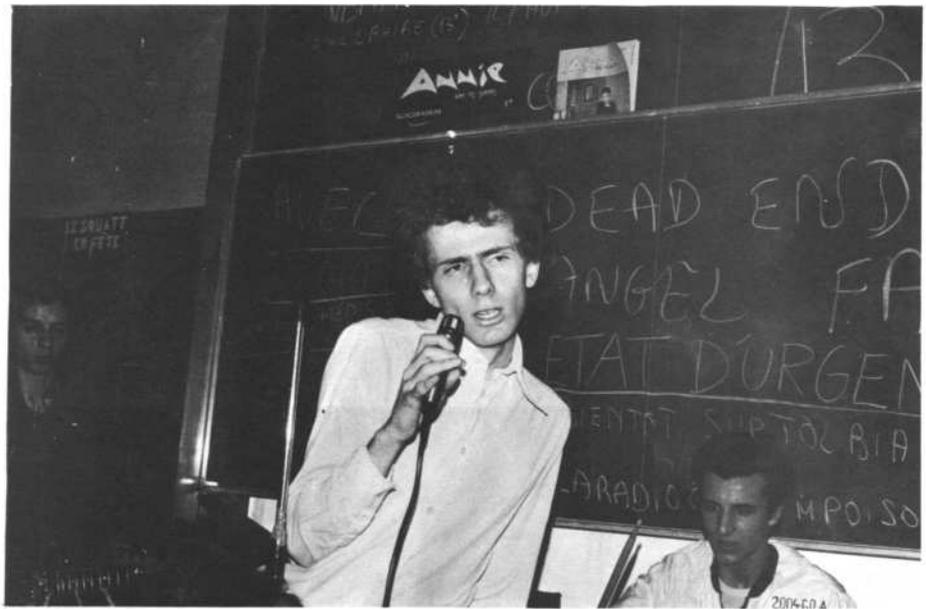
Jeudi 9 février 1978 — aura lieu, aura pas lieu ? Avec des copains étudiants politisés, on avait décidé d'organiser un concert à la faculté de Tolbiac. Nous, on devait s'occuper du matériel et de faire venir les groupes. Eux, des rapports avec leurs administrants et de la promotion. C'était prévu pour le 10 février, mais à la suite d'une série de mauvais synchronismes, on a cru qu'on devrait le retarder — démobilitation générale — et puis, la veille au soir, la panique : le concert est maintenu pour le lendemain, 14 heures. Tous les musiciens sont dans la nature, et pour beaucoup, aucun moyen de les joindre. Nous installons notre Q.G. de crise dans la maison paternelle de **Johnny-Gueule d'Amour**, et nous remercions ses compréhensifs géniteurs pour la courtoisie dont ils ont fait montre, car grâce à eux (et à leur téléphone), nous avons réussi à rassembler tout notre petit monde en très peu de temps. **Dead End** sera au complet, **État d'urgence** itou. Seul point noir **Riton Angel Face**. On a perdu sa trace entre la Bastille et Bourgnon-Reine. Les autres membres de **Angel Face** sont là et nous décidons, au petit bonheur, de lui envoyer un télégramme. **Johnny-Gueule d'Amour**, en transe, jure qu'il ne touchera plus un combiné téléphonique de sa vie, en tétant gouloument une fiole de calva. **Pascal Farrey**, lui, s'agite comme au premier jour. Une fois de plus, il nous prouve qu'il n'est pas seulement un ami cher et un excellent bassiste, mais qu'il est aussi un organisateur hors-pair. En un temps record il solutionne les problèmes de transport du matériel et de location de la sonorisation. Dans la foulée, il fait le planning chronométré pour le lendemain, et la répartition des tâches. Exténués, Johnny, Pascal, Bérançère et moi, nous décidons d'aller nous rassasier « Chez Papa ». Inutile de vous dire qu'après ça, nous nous sommes couchés de bonne heure.

10 février 1978 — 9 heures du matin. On tambourine à la porte de mon nid douillet. C'est **Lucky Strike**. En un quart d'heure, deux coups de gant, un coup de peigne, je suis prêt. Première étape du marathon, **M. et Mme Delamare** et leurs enfants : local de répétition (aux prix prohibitifs) de **Dead End** et **Angel Face**. C'est là qu'ils entreposent leur attirail. Nous chargeons batterie, amplis, véaux, vaches, cochons sur nos épaules pour les sortir de cette cave sinistre. Le camionnette G7 est à l'heure et le

chauffeur, en garçon sympathique, nous donne un bon coup de main. Deuxième étape : **Sextant**, le locuteur de sonos. **Pascal** et **Luc** nous y attendent. Nous rejoignons à nouveau des biscottes. Ça commence à bien faire — bon — **Pascal** et moi, nous laissons partir la camionnette — bye bye — puis nous prenons le métro direction **Tolbiac** — 2ème classe.

Sur place, tout le monde nous attend. Il y a **Lionel** et ses charmants amis dont les noms m'échappent, il y a la camionnette, **Johnny**, les musiciens d'**État d'urgence** et bien d'autres encore. A midi, nous prenons un amphithéâtre et nous installons tout sur une sorte d'estrade étriquée. Ça va être dur de faire quelque chose de bien ici. Les musiciens font quelque peu la moue, mais ils feront tout pour que le concert ait lieu dans de bonnes conditions. Les gens arrivent petit à petit, et à 13 h 30, c'est 4 à 500 personnes qui attendent le premier groupe. C'est **Dead End** qui s'y colle. Ils sont un peu anxieux : c'est leur premier concert et c'est la toute première fois qu'ils jouent avec **Daniel** leur nouveau batteur. Ils n'ont même pas eu le temps de répéter avec lui... Soudain, un homme d'âge mûr, être hybride ressemblant à **Achille Zavata** et à **Kojak** réunis, monte sur scène, prend le micro et annonce à qui veut l'entendre que le concert est toléré jusqu'à 14 h et que passé ce délai il devra faire appel à la force publique — un tabac ! — il est follement ovationné. Le public le bisse, mais modeste il laisse la place à **Dead End**. Ceux-ci commencent leur set par **Statique Autistique**, pendant qu'un service d'ordre discret, mais efficace, s'installe pour parer à toute éventualité. Moi, je chante en même temps — « lèvres sous scotch, lèvres sous ruban de scotch adhésif... ». Ils joueront une demi-heure et compte tenu des problèmes de sono et de mise au point avec leur excellent batteur, ils feront un bon set. **Luc Lagarde**, le chanteur, est un être tordu. Il ne trouve son équilibre sur scène que dans les lignes brisées — poussée désarticulée. Et **Lucky Strike** est un mafioso cybernétique, bouffeur de pizza, qui asperge la salle de sa sulfateuse électrique. Ils finiront sur « Out of There », un morceau où **Pascal Farrey** triture un solo de basse psychanalytique.

Pas d'hystérie dans le public. Les gens sont hébétés mais attentifs. Au fond de la salle, beaucoup en redemandent, mais nous n'avons pas le temps : il est déjà

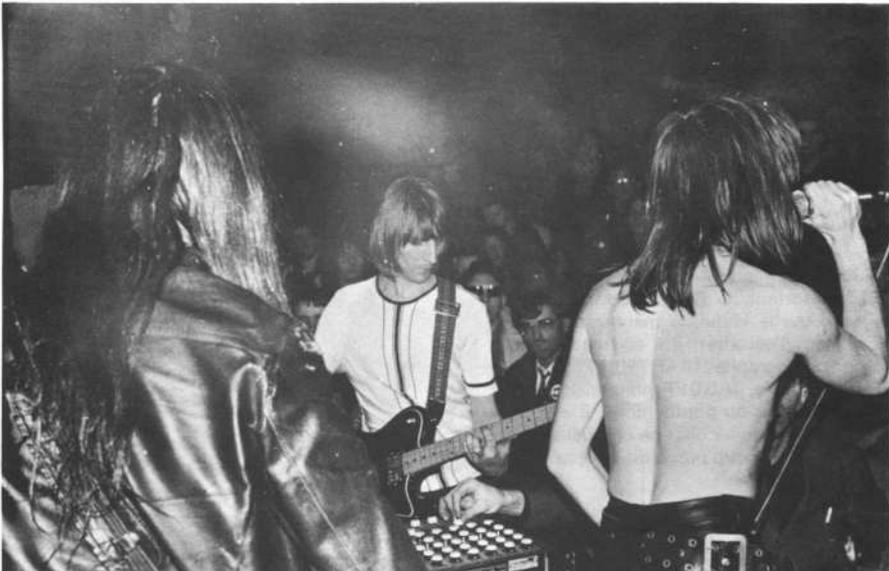
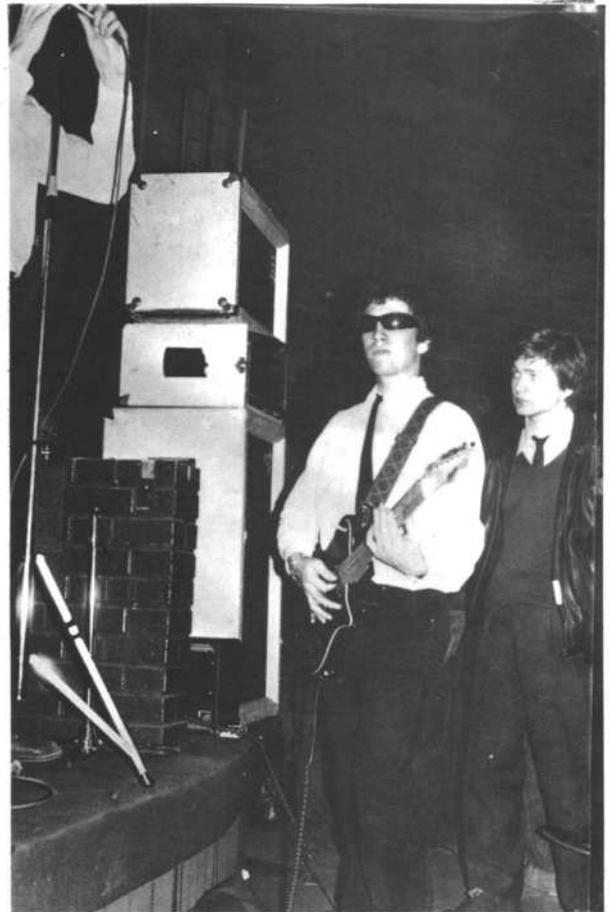


14 h... **État d'urgence** — les gosses mal élevés montent sur scène. En cinq minutes, ils sont prêts et entonnent un morceau qui parle de A. Baader et de toutes sortes de choses aussi radicales. **État d'urgence** est un groupe punk, comme ne peuvent l'être que les **Pistols** ou **Buzzcocks**. Ils ont un son bien à eux, ils ont leur propre originalité et surtout, ils ont de l'énergie à gogo. Et que quelqu'un me dise qu'ils ne sont pas au point techniquement, que je l'échappe. Pas de barrière entre eux et la salle, le courant passe bien, et à mon avis, ils ne vont pas tarder à se faire un public.

Il est 15 heures quand ils finissent, et toujours pas de nouvelles de la maréchassée. Pendant qu'**Angel Face** se prépare à passer, je vais dire salut à **Harvé**, **Snoopy** et **Michel** qui viennent d'arriver. Très vite, je retourne dans la salle car j'ai entendu quelques cris caractéristiques, poussés par le nouveau chanteur d'**Angel Face**. Ils démarrent sur « Black on the lip », un vieux morceau. Ce qu'ils font maintenant est plus carré, mais tourne bien rond, et ma foi, c'est très accrocheur. Tout de même, l'absence de **Julian Fuzz Holster** (qui d'ailleurs est dans la salle) se fait cruellement sentir. Je crois que je regretterai longtemps ce soliste fou. **Riton**, lui, est là et bien là. Il a reçu le télégramme et en veut terriblement. Enfin, c'est **Riton** quoi. Le chanteur, on ne l'entend pas. C'est un peu bête, parce qu'il a un beau brin de voix. Dommage pour lui qu'il veuille tant ressembler à son idole **Iggy**, c'est un peu chiant et ça mine son jeu de scène. Enfin...

La tête collée contre les amplis depuis le début, j'en arrive à ne plus m'entendre gamberger. C'est un tout petit peu grave, et ça continue un bon bout de temps après que le concert soit terminé. C'est bêtif de fatigue que je suis retourné chez moi m'affaler dans un coin, pour goûter le silence. Ce n'est que bien plus tard que, la tête pleine de belles images, je me suis couché avec en fond sonore l'ouverture tragique de **Brahms**, par l'orchestre national de Paris. Que voulez-vous, le rock n'est pas toute ma vie.

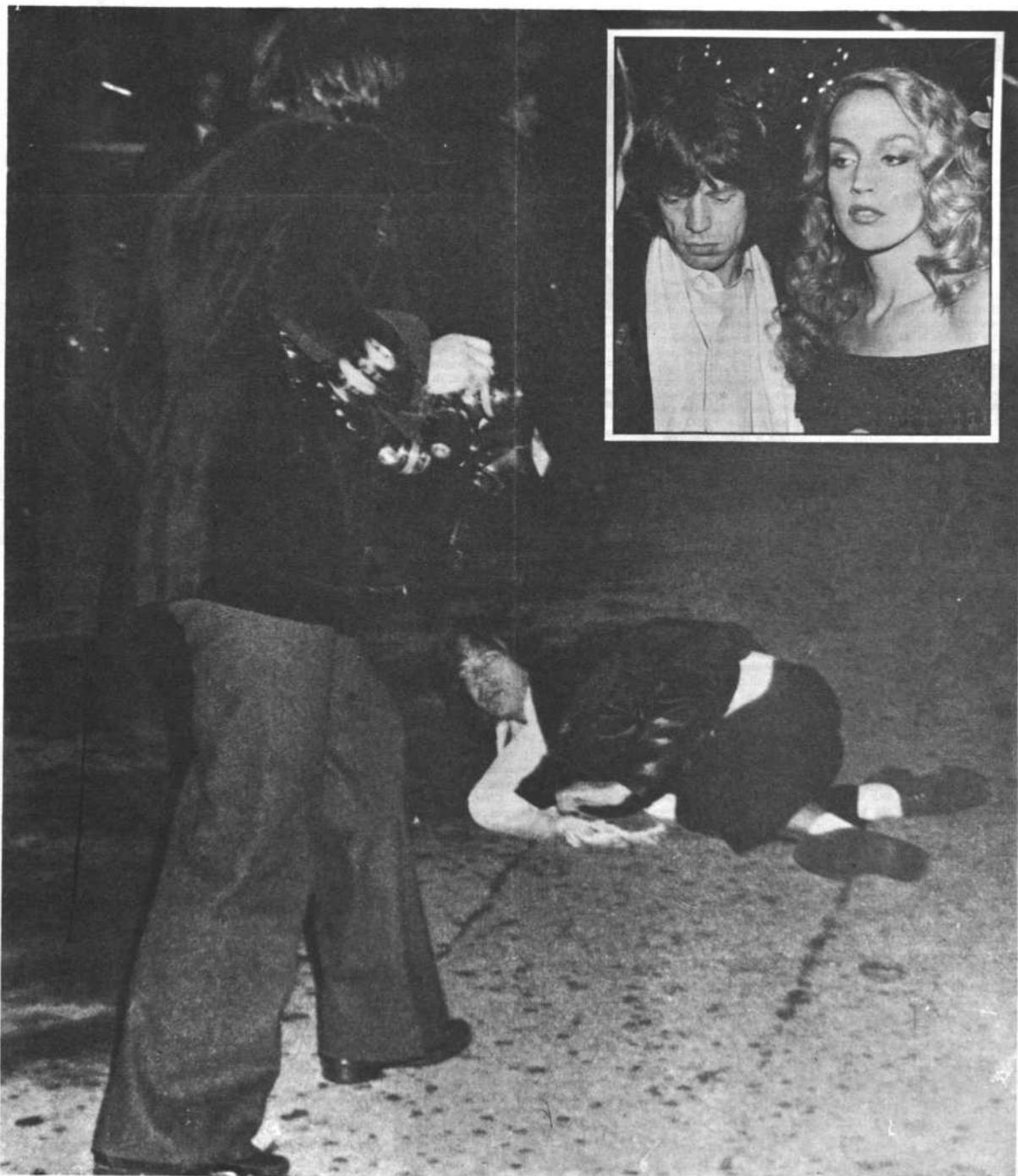
Sybiline VIERZON ■
■ Zorro Lesage



CONCERTS

Déjà un premier concert à Tolbiac avec **État d'urgence**, **Dead End** et **Angel Face**, un autre aura eu lieu à l'heure où vous lisez ces lignes à Jussieu avec **Metal Urbain**, un troisième est prévu avec (sous réserve) **Stinky Toys**, et début mars un quatrième avec **État d'urgence**, **Dead End** dans un foyer de jeunes délinquants en banlieue. D'autres occasions sans doute, alors avis aux amateurs !

15 JOURS
DANS LE MONDE



JAGGER K.O. — Paris. Soirée mouvementée pour MICK JAGGER (35 ans). En sortant de l'ÉLYSÉE MATIGNON en compagnie de sa nouvelle idylle, le mannequin américain JERRY HALL (dans l'encadré), il a eu une virulente altercation avec un photographe (BARTHELEMY) qui avait pris des clichés du couple. JAGGER prétendait confisquer la pellicule. Face au refus du photographe, il a engagé un violent pugilat qui s'est terminé bien peu glorieusement pour le chanteur, mis KO d'un coup précis du « paparazzo » parisien.